

« *Khrè tò légein te noein t'èon émmenai* », Parménide

« Moins tu manges, moins tu bois, moins tu achètes de livres, moins tu vas au théâtre, au bal, au bistrot, moins tu penses, moins tu aimes, moins tu fais de la théorie, moins tu chantes, moins tu peins, moins tu te bats à l'épée, etc., et plus tu épargnes, et plus grand est ton magot – que ne boufferont ni les mites ni la poussière – ton capital. [...]

Moins tu es, moins tu exprimes ta vie, et plus tu as, plus grande est ta vie sans expression, plus tu accumules de ton être aliéné.»

Karl Marx, *Manuscrits économique-philosophiques de 1844*

« La garde de l'être – puisque l'être n'est jamais simple réel – ne peut aucunement être comparée au rôle d'un poste de garde qui défend contre les voleurs les trésors conservés dans un bâtiment. La garde de l'être n'est pas fascinée par les choses existantes. Jamais en celles-ci, prises pour elles-mêmes, un appel de l'être ne sera entendu. La garde est la vigilance qui veille à la Dispensation, qui a été et qui est en venue, de l'être; et cette vigilance naît elle-même d'une longue prudence, qui se renouvelle sans cesse et qui, attentive à la manière dont l'être nous parle, y trouve une direction.»

Martin Heidegger, *La chose*, (*post-scriptum*)

Si l'on suit la formule que tu as employée il y a quelques jours sur les rivages de la Méditerranée, *la pensée se désengage de la dépense*, alors il nous faut en comprendre les enjeux. Que signifient les termes, *penser, dépenser, désengager*? Comment pouvons-nous engager une déconstruction de cette formule, en sachant qu'il y a ici un paradoxe comme sens même de la métaphysique occidentale? Comment le pensable peut-il être hors de mesure de tout ce qui est engagé dans la dépense? En ce sens nous devrions être en mesure de pouvoir indiquer ce que signifie, pour nous, un *engagement dans le dépensable*.

‡

Si penser dit ce qui est relatif à la mesure, à l'évaluation, dépenser est la consommation de cet acte. Le *désengagement* est ce qui fait dévier la trajectoire initiée par le mouvement. Le paradoxe se trouve dans le fait que la pensée peut se regarder dans son propre mouvement tout en en produisant un autre. La pensée est un mouvement qui permettrait de faire entrer toutes les temporalités dans un continuum, dans des parts de présent; la dépense serait peut-être ce qui use ce qui a été rassemblé – par le *logos* – pour le *dispenser* de fixation et pour relâcher pour l'autre ce qui est en trop afin de lui donner à voir la possibilité d'une chose; le désengagement serait alors induit par la dispense de la pensée qui, dans le temps, lui offre la possibilité d'objectiver pour l'autre et de chosifier en vue de l'interrogation particulière de l'agir poétique. La pensée pèse ce qui est à disposition dans un temps donné, et rendrait la présence au monde appréhendable dans ce qu'elle sélectionne et organise; dans cet acte de mondianisation le temps donné est peut-être ce qu'Heidegger appelle le *quotidien*. Par tranches, par *slices*, par *épokè*, la pensée s'arrange du monde et range économiquement et efficacement les fournitures, ce qui vient, ce que l'homme fait venir comme objet. Il ne peut y avoir dépense que comme perte

Ce texte a été rédigé en août 2013.

Le sens même de la métaphysique est que nous ne pensons pas encore assez ce que signifie la dépense : la métaphysique est dès lors l'interprétation de la consommation.

Désengagement signifie se séparer de ce qui demande de fournir une réponse en tant que caution (le *vas* latin).

Dispensare : faire l'épreuve de la séparation de la pensée, de l'appréciation (*pensare*). C'est en cela que le verbe dispenser a le sens d'une distribution de l'usage des choses.

Martin Heidegger,
Être et temps, § 35-38.

de ce qui a été engrangé, assimilé, capitalisé, une perte qui permet de recevoir à nouveau car un espace vide a été créé. Le pensable peut être hors de mesure de ce qui est engagé dans la dépense, parce qu'il y a perte de ce qui n'est pas mondanisé, de ce qui est indicible : « ce qui, du monde, n'est pas mondanisé, reste du monde, hors limite et hors rivage de la sémiotisation et des langages ». La pensée est illimitée mais délimitée par ce qu'elle mondanise, la dépense est limitée par le fait que la pensée délimite et concerne. Est-ce que l'engagement dans le dépensable peut être ce qui est déposé comme gage dans les mains de l'autre, comme garantie et reconnaissance ? Est-ce que l'objet d'art peut être cet engagement dans le dépensable, en interprétant l'objet d'art comme un langage particulier adressé, comme dépense de temps et d'argent, et comme tentative de mettre en gage ce qui peut être dépensé ? L'objet d'art est le délai nécessaire à la perception du mouvement, le désengagement par l'exposition d'une temporalité comme présent, passé, futur ; il est le prétexte au commentaire, à l'interprétation singulière, à la puissance de l'œuvre. Y a-t-il une nécessité de la dépense, comme faire place et sélection du mieux, comme distribution pour l'autre et réorganisation pour soi ?

‡

Admettons alors qu'il soit impossible de tenir la formule *la pensée se désengage de la dépense*. D'abord parce que le pensable n'est jamais en mesure de sortir de ce que signifie l'usage de ce qui est donné ou pour demeurer dans l'acte. Il y a donc bien ici un problème métaphysique du retrait de la pensée du dépensable. Dans ce cas elle est alors hypostasiée et ouverte à la possibilité de l'esprit absolu et de ses conséquences ravageantes : la première est d'avoir conçu l'idée d'un absolu (de l'esprit) interne à l'homme, la seconde est d'avoir assumé que la propriété est *de facto* interne à l'homme. La conséquence en est l'affirmation de la puissance d'objectivation : le pensable et la propriété comme objets purs. Or, il s'agit bien de trouver ce qui demeurerait dépensable, c'est-à-dire partageable en dehors de toute mesure absolue de ce qui est objectivement *pensée et propriété*. Il faut donc interpréter la dépense, ainsi que tu le suggères, comme ce qui est usage et *dispense*. Dépenser signifie faire usage en absorbant le sens du préfixe *de-*, c'est-à-dire en saisissant ce qui constitue la différence. Est différent ce qui se maintient séparé, en tant qu'il ne fait pas un, en tant que ni la pensée ni le propre ne font inséparablement un avec l'être. Dispenser signifie s'accorder ce retrait essentiel comme possibilité de se dégager de ce qu'est la pensée autant que *l'en-propre*. Dispenser est alors le mouvement qui permet à l'être d'entrer à nouveau dans ce que peut être l'expérience de la *dose*. Si dispenser a eu le sens de *doser* c'est qu'il est le mouvement qui permet à la pensée, non de se désengager de la dépense, mais au contraire de s'engager dans la dispense. *La pensée est l'engagement dans la dispense*, signifie que l'acte même de la pensée est la possibilité de venir dans l'expérience instable du don et de la dose. *Tout ce qui se donne est une dose*, est l'expérience métaphysique de l'être, est l'expérience économique du vivant. Tout ce qui ne se pense pas en ces termes est un retrait de l'usage.

‡

La pensée pèse. Dépenser serait enlever le poids de la balance pour que dans sa tension vers l'équilibre ou le déséquilibre le plus parfait – l'expérience de la différence – reste en tant qu'indécision la valeur de toutes choses. Si le retenir

Georges Molinié,
Hermès mutilé, p. 176.

La modernité est fondée sur l'idée que la puissance de l'esprit est interne en tant que propriété, ce qui est le propre de la pensée de Luther quant au religieux et des pensées de Kant et d'Hegel quant au *Geist*. Par ailleurs la modernité, corrélativement, est fondée sur l'idée que la propriété est proprement interne à l'être en tant que *privus*, c'est-à-dire propre et spéciale, ce qui est l'idée même du capitalisme.

L'en-propre est le sens même de ce que l'adjectif latin *privus* signifie : opérer une séparation à partir de l'idée de l'être spécial. Le propre suppose infailliblement une séparation.

Dose et *don* ont, en français, la même étymologie, le verbe grec *didomi*, donner. Tout don est donc une dose et réciproquement. C'est ce qui se retrouve dans l'anglais *gift*, le don et l'allemand *gift*, le poison. Jacques Derrida, *La dissémination*, p. 150, *Donner le temps*, (1. *La fausse monnaie*), p. 53.

c'est faire paraître, que fait paraître la dépense et que retient-elle? La dépense retient ce qui ne peut-être dépensé et fait paraître la chose comme objet dans la dispense de son don. La chose est une chose en ce qu'elle rassemble « le ciel et la terre », ce qui peut-être dépensé n'est donc que l'aspect de la chose, son pendant, son moment. Celui qui reçoit, reçoit le don partiellement puisque il prend ce qui le concerne; le reste et la perte sont ce qui sert à faire différence. Est-ce que la réponse est une dépense et la question un *versement* pour que ce qui se consomme ne soit pas perdu mais transformé? La lassitude de la dépense est-elle l'instant où la totalité de ce qui peut être dépensé touche à sa fin?

‡

Retenir c'est faire paraître en tant que quelque chose passe du venir au tenir, en tant que quelque chose passe du *regard* au *garder*. Cette garde, cette retenue, cette *garance*, est la possibilité du paraître. Or nous le savons le problème est l'interprétation de la garde comme économie et comme capitalisation. La capitalisation, au sens propre, opère une garde et une retenue de ce qui a lieu comme *dis-parition*, c'est-à-dire comme ce qui ne paraît pas, tandis que la dépense laisse advenir une garde comme paraître. *La dispense est la possibilité de la parution de la chose*. C'est en cela que la dépense est nécessaire puisque qu'elle est chrématisique. C'est pour cette raison que l'objet d'art n'est qu'une garde presque sans paraître, puisqu'il n'est pas ouvert à autre chose qu'à une parution privée et ritualisée. En revanche il est possible d'entendre que ce qui est nommé *artistisation* soit la possibilité d'un lieu du paraître, en tant que ce qui paraît n'est pas l'œuvre mais l'adresse. Nous n'avons en ce cas ni besoin d'œuvres ni de musées ni de collections. Reste alors à savoir, dans l'usage, ce que retient, encore, le musée et le collectionneur?

‡

Le musée retient les effluves et cerne les constellations qu'il tente à toute vitesse de stabiliser et d'enfermer dans un signe, ce qui revient sûrement à désartistiser et à coaguler les sens. Si l'on s'en tient à la formule « qu'à régime d'art le langage n'est signe de rien (qui fût autre), mais qu'il exhibe le geste de sa propre construction sémiotique », alors l'artistisation n'est plus possible dans un lieu qui conditionne les langages, les garde pour faire paraître la systématisation de l'expérience esthétique. Comme tu le dis, l'artistisation est la possibilité du paraître de l'adresse et non pas de l'œuvre; comment redéfinir le musée pour qu'il s'occupe de la parution des points d'acheminement et non plus de la garde des apparences? Ce que le collectionneur retient ce sont alors des reliques, des traces d'histoires, des anecdotes, des morceaux de matière qui par ses intérêts se transforment en valeur et leur donnent un sens. Il garde l'objet mais il ne détiendra jamais l'œuvre, si ce n'est comme fantasme et accumulation des aspects. L'objet d'art n'est plus perçu que par un sens obvie, on en oublie qu'il retient lui-même – dans l'idée de sa production – la démonstration de notre puissance d'agir, qu'il est un geste qui montre la propre construction de sa présence; pour ce faire il faudrait non plus regarder les objets d'art mais leur processus et réinterpréter leurs contextes d'apparition, leurs rythmes. Le musée ajourne la disparition de l'objet, il conserve sa facticité, mais qu'en est-il de la retenue des actes comme actes?

‡

Martin Heidegger, *Essais et conférences*, « La chose », 1949. Il me faudra mesurer l'écart de mon incompréhension par rapport au versement, au don du texte d'Heidegger sur la chose et la chose en soi, dans lequel il se montre cheminant et regardant son cheminement, par une poétique en mouvement, une interrogation qui s'attarde sur le qu'est-ce que c'est? « Mais doucement! ».

La *garance* traduit le terme *Wabrnis* et dit à la fois la garde et la garantie.

Georges Molinié, « Pour une sémiotique de l'art verbal », *Quaderni del Circol*, 2006.

Au sens premier de « configuration spatiale définie par l'arrangement et la proportion distinctive des éléments », Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale I*, p. 330.

Le cours *Was heißt denken?* tente de donner quelques réponses à cette double question que tu poses, le paraître et la garde (ou la retenue). S'occuper de la parution et de la garde des apparences est peut-être ce qu'il faut entendre, précisément, dans ce que l'on appelle penser. Plus exactement ce que *khrè* dit : il est d'usage. Cette manœuvre particulière suppose alors trois mouvements : d'abord une inflexion profonde vers la chrématistique (le *khrè*) en tant que pensée de ce qui n'est pas nécessairement disponible ; ensuite une inflexion vers ce que nous pourrions nommer une crise de la garde dans le regard ; enfin une inflexion sur l'élément fondamental de la critique (la *krisis* en tant que mettre devant), à savoir ce qui concerne. En quoi la garde des actes comme actes nous regarde-t-elle et nous concerne-t-elle ? Or aujourd'hui le musée, à savoir l'institution muséographique (sans doute après le religieux et le capitalisme) ne cesse de vouloir s'en occuper en nous privant de toute possibilité d'en être concerné. Or il nous fait alors penser, c'est-à-dire saisir ce qui est d'usage, dans ce qui nous concerne.

Martin Heidegger, *Qu'appelle-t-on penser ?* cours du séminaire d'été de 1952.

Khrè tò légein te noein te écrit Parménide qu'Heidegger traduit par « il est d'usage : le laisser être posé-devant et le prendre en garde, *Brauchet es das Vorliegenlassen und so das In-die-Acht-nehmen auch* ». In *Qu'appelle-t-on penser ?* p. 259.

Fabien Vallos & Jérémie Gaulin, août MMXIII